

# Les Chasses de Henri IV

PAR HECTOR DE LA FERRIÈRE

Tous les grands hommes, tous les grands rois ont eu leur légende. Henri IV a la sienne. Jeanne d'Albret sa mère, à la veille d'accoucher, fit le plus étrange des rêves, il lui sembla qu'elle avait mis au monde un coq à la crête superbe, aux plumes épaisses. Tout aussitôt ce coq fut entouré et attaqué par de nombreux serpents avec des sifflements aigus, mais leurs piqûres furent impuissantes, il était protégé par son armure de plumes.

A peu de jours de là, prise des douleurs, elle accoucha en chantant une vieille chanson Béarnaise. Dès qu'elle fut délivrée, Henri d'Albret, son père, lui mit dans les mains un coffret en or qui renfermait son testament : « ceci est à vous, ma fille, lui dit-il; ceci est à moi », et prenant l'enfant, il frotta ses lèvres d'une gousse d'ail et lui fit boire un dé de vin de Jurançon, et comme il ne criait ni ne pleurait : « tu seras un bon Béarnais, s'écria-t-il, en l'embrassant. » Le premier berceau du prince de Viane (on l'appelait ainsi) fut l'écaille d'une grosse tortue et il eut huit nourrices. Telle est sa légende.

Ce qui est plus vrai, c'est que, sous la garde de la baronne de Miossens, il fut élevé au château de Coaraze et il eut pour compagnons tous les Béarnais de son âge; habillé de gros drap, nourri de pain de seigle, pieds nus, il allait avec eux dans les montagnes, grimper sur les rochers, escalader les pics élevés. A ce rude exercice, son corps s'assouplit et se fortifia, et si, plus tard, il a pu supporter les incessantes fatigues de sa vie de soldat, il le doit à sa première et virile éducation. Venu, tout jeune, aux mains de la soupçonneuse et impériative Catherine de Médicis, et élevé, d'abord, avec les jeunes Valois, il fut enfin, et non sans peine, repris par sa mère et ramené par elle en Béarn. La Gaucherie, son premier gouverneur, le mit de bonne heure au latin et lui fit lire Tacite, les commentaires de César, mais autour de lui il n'entendait parler que des prouesses de chasse de Gaston de Foix et de sa meute de quinze cents chiens; il dut lire et relire son livre « *Des déduits de la chasse aux bêtes fauves* », ce livre classique de la vénerie que n'ont fait que copier tous ceux qui, après lui, ont écrit sur la chasse, même le plus célèbre de tous, Jacques du Fouilloux; ses yeux ont dû s'arrêter plus d'une fois sur ces quelques lignes de l'introduction qui semblent écrites pour lui : « Moy, Gaston Phœbus, comte de Foix, je me suis délecté en trois choses : l'une est d'amours; l'autre est en arme l'autre est en chasses. »

« Aux deux premiers offices, il y a des meilleurs maîtres trop que je ne suis et aussi de meilleures chances d'amour; mais en troisième office, je doute que y aye nul maistre. »

Les portraits et crayons de Henri IV jeune sont très rares; tous ceux faits plus tard reproduisent invariablement le type si accentué et expressif auquel nos yeux se sont accoutumés. Un crayon attribué à Pierre Dumoutiers nous le rend tout autre: le visage rayonne de jeunesse et de vivacité; les yeux sont petits, mais jettent des flammes, des yeux faits pour regarder les femmes; le nez bourbonien est fièrement planté, l'âge ne l'a pas encore recourbé ni trop allongé; la moustache fine et soyeuse

laisse entrevoir sa bouche narquoise; la barbe, taillée en pointe, amincit et allonge l'ovale régulier de cette charmante tête d'adolescent. L'ambassadeur vénitien, Jean Michel, complète ce portrait : « Il n'est pas grand, ses cheveux sont noirs, son esprit vif et hardi comme celui de sa mère; il est familier et agréable de manières, aime fort la chasse et y passe tout son temps. »

Jeanne d'Albret voulut qu'il fût un bon cavalier; elle acheta pour lui de Pierre Paulmier un cheval andaloux, au prix élevé pour l'époque de deux cent cinquante livres et de bonne heure, elle encouragea son goût prononcé pour la chasse, mais plutôt par prudence, car elle n'avait pas encore trop à s'inquiéter de son penchant à la galanterie « ce foible de sa nature » a dit d'Aubigné; et il faut bien en rabattre de ce que l'on s'est plu à raconter des amours juvéniles du Vert-Galant et de Fleurette.

Durant les deux dernières années du règne de Charles IX, Henri de Navarre devint son compagnon habituel de chasse et il en apprit de lui les vrais principes, mais il regardait toujours du côté de son Béarn, et s'il entra dans la conspiration de La Molle et

de Coconas, ce fut avec l'unique pensée de s'enfuir de cette cour maudite dont il ne regrettait rien, ni sa femme, l'infidèle Margot, ni même l'irrésistible de Sauve, qui se partageait alors entre lui et le duc d'Alençon. Enfermé dans le donjon de Vincennes, pour tromper les tristes heures de sa captivité il s'amusait à faire voler des cailloux par un émerillon.

A son retour de Pologne, Henri III lui rendit un semblant de liberté, et, après son sacre, durant le séjour de la cour à Paris, lui permit d'aller chasser dans les forêts voisines, sous la surveillance de deux gentilshommes qui ne le perdaient pas de vue. Courant les aventures nocturnes, courtisant les femmes, « ce roitelet, dont on disait alors qu'il avait plus de nez que de royaume, » affectait tous les dehors de la plus insouciance légèreté. C'est ainsi qu'il parvint à endormir la défiance de ses gardiens; mais, si habilement qu'il jouât son jeu, tous ne s'y laissèrent pas prendre, et dès cette première heure, on pressentait sa haute destinée. Nous en trouvons un précieux témoignage dans la

préface de la traduction de la *Chasse d'Oppien*, confiée par lui à Florent Chrestien, son ancien précepteur, préface datée du 23 mars 1575, et qui précéda de quelques mois son évasion : « Sire, je n'ai jamais douté que vous ne dussiez être digne d'être mis au catalogue des plus vaillants princes que la postérité doit admirer, pour ce que, à la façon d'une bonne meute, vous ne perdrez point les vues de votre bon naturel. Que les relais d'un bon conseil ne soient jamais esloignés de vous ! Jamais bon veneur ne fut mauvais capitaine. La vénerie est un portrait de la guerre; plutôt à Dieu que le désir qui a tenté le feu roi Charles IX, dernièrement décédé, se renouvelât en vous, et qu'il vous prît envie de mettre un jour la main à la plume pour écrire ce que vous avez pu découvrir, ouïr ou pratiquer touchant la chasse. »

Le Béarnais a tracé de cette cour de Henri III, dont il avait



LE FRONTISPICE DE LA « VENERIE ROYALE » DE SALNOVE



tant de hâte de s'échapper, un bien saisissant tableau : « elle est la plus étrange que vous ayez jamais vue, écrivait-il à M. de Miossens, en janvier 1576, nous sommes presque toujours prêts à nous couper la gorge les uns aux autres. Nous portons dagues, jaques de mailles, et bien souvent la cuirassine soubz la cape. La ligue que vous sçavez me veult mal à mort pour l'amour de M. le duc d'Alençon; ils ont fait défense, pour la troisième fois, à ma maîtresse, de parler à moy, et la tiennent de si court qu'elle n'oseroit m'avoir regardé. Je n'attends que l'heure de donner une petite bataille, car ils disent qu'ils me tueront et je veux gagner le devant. »

Depuis des mois, on travaillait dans l'ombre à sa délivrance; le 3 février 1576, jour où il était allé chasser dans la forêt de Senlis, ses fidèles amis jugèrent que l'heure était propice. De crainte d'éveiller les soupçons, ils le laissèrent courir le cerf toute la journée. Sur le soir, d'Aubigné accourut : « votre projet de fuite, lui dit-il, est découvert. Fervagues a tout révélé à Henri III; il n'y a plus à reculer; le chemin de la honte et de la captivité, c'est Paris; celui de la liberté et de la fortune, Alençon. »

Mais d'abord, il fallait se débarrasser de Saint-Martin et de Spalougue qui avaient suivi la chasse; Saint-Martin, sans trop de défiance, accepta de porter une lettre à Henri III. Restait Spalougue. Comme on parlait de le tuer, le roi s'y refusa et lui remit une seconde lettre pour Henri III, lettre dans laquelle il rappelait tous ses griefs. A l'arrivée de Saint-Martin, Catherine ne s'inquiéta pas trop, mais, quand elle vit Spalougue qui, s'étant égaré en route, n'arriva que dans l'après-dîner, elle ne douta plus de l'évasion et donna l'ordre de poursuivre le fugitif. C'était trop tard; à la première heure du matin il avait passé l'eau à Poissy, et le quatrième jour entra à Alençon, où l'attendaient ses amis.

Le voilà donc, ayant dit adieu et pour longtemps à ces belles forêts des environs de Paris, si bien routées, si giboyeuses;

adieu à cette meute de chiens gris et blancs de la vénerie royale. Plus de train, plus d'équipages, une bourse vide et un trésor à sec! « J'entends, écrivait-il d'Agen à M. de La Salle, que vous avez de beaux levriers, et, pour ce que je n'ay que des levrières, je suis en peine de retrouver des levriers; je vous prie de me les envoyer d'aussi bon cœur que je vous les demande. »

Mais bientôt, de partout, lui viennent des chiens. Les Jurats de la vallée d'Aspe lui en envoient trois courants; Jehan de Montpeyrat, l'un de ses serviteurs, va chercher six couples de chiens dont M. de Longueville lui a fait présent et Lago, l'un de ses grands laquais, lui en ramène huit du pays de Foix.

La paix de Bergerac, en partie due à son intervention, est signée au mois de septembre 1577 et au mois d'avril de l'année suivante, Catherine de Médicis lui ramène sa femme, Marguerite de Valois. En l'honneur des deux reines la petite cour de Nérac prit ses habits de gala et l'on se croirait en plein Louvre: le jour les tournois, les courses à la bague; le soir le bal ou la comédie italienne. Le Béarnais a fait venir les Gelosi, qu'Henri III a bien voulu laisser partir. Quand toutes les belles de l'escadron volant de Catherine de Médicis en eurent assez de leurs passe-temps ordinaires, il leur proposa une chasse à l'ours dans les montagnes du pays de Foix. Ce ne fut pas une chasse, mais une vraie bataille. Un ours, de la plus haute taille, pour se faire passage, chargea avec furie les suisses et les archers qui protégeaient les dames. « Un petit gas de treize ans, plus adroit et plus hardi, raconte d'Aubigné, mit cul à terre l'animal; avec des arquebusades et hallebardes dans le corps, il se précipita dans l'une des crevasses de la montagne, entraînant dans sa chute une douzaine des chasseurs. »

Durant les quatre années de séjour de Marguerite de Valois en Béarn, les fêtes succédèrent aux fêtes; « elle apprit bien vite, aux



COMME LE VENEUR DOIT ALLER EN QUÊTE.

jeunes huguenots, à dérouiller leurs cœurs et à laisser rouiller leurs armes. » Se rappelant, plus tard, ce beau temps de sa jeunesse, le grave Sully écrira : « cette cour étoit douce et ploisante, l'on n'y parloit que d'amour. »

Un libelle du temps y a fait cette ironique allusion :

Il y a bien de besogne  
A regarder ce petit roy,  
Car il a mis en desarray  
Toutes les filles de sa femme;  
Mais, hélas, que la belle dame  
S'en venge bien de son côté.

Mais nous touchons aux années sombres. Rentrée à la cour d'Henri III, Marguerite en revient en 1585 bannie, déshonorée, reprise, et non sans honte par le roi, son époux, elle commet l'étrange folie de guerroyer contre lui. Réduite à s'enfuir d'Agen, dont elle a fait sa place d'armes, elle se réfugie en Auvergne; mais bientôt tombée aux mains de Canillac; par l'ordre d'Henri III elle est enfermée dans le château d'Usson et là, par la seule puissance de ses yeux, elle en chasse son geôlier. Tandis que dans sa citadelle imprenable elle passe son temps à écrire ses mémoires, le Vert-Galant en est aux premières heures de sa lune de miel avec la belle Corisande. Au mois de mai 1589 il lui écrit de Lusignan : « je suis sur le point de vous recouvrer un cheval qui va l'entre-pas le plus beau que vous vistes jamais et le meilleur, » et à la dernière ligne de sa lettre : « Aimez-moi plus que vous-même. » Le 17 juin de cette même année : « Mon amour, j'arrivai au soir de Marans, lui écrit-il, ha! que je vous y souhaitay! c'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aye jamais vu; l'on y peut être plaisamment en paix et sûrement en guerre, l'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime et plaindre une absence. Ha! qu'il y fait bon chanter! Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce, croyez ma fidélité estre blanche et hors de



COMME ON DOIT PANSER, GOUVERNER ET DRESSER SES CHIENS.

tache. Si cela vous apporte du contentement, vivez heureuse, votre esclave vous adore violement. »

Quand on est toujours sous les armes, l'on n'a guère le temps de chasser; ce n'est qu'après Coutras, qu'après Arques que nous retrouvons le veneur. A partir de ces deux victoires, sa meute le suivra toujours, elle sera de toutes les campagnes.

Le lendemain de la bataille d'Ivry, chassant non loin de Mantes, il se croise avec Sully, qui, grièvement blessé, se faisait rapporter sur un brancart à son château de Rosny. En 1592, lors du premier siège de Rouen, rapproché comme il l'était des forêts si giboyeuses de Roumare et de Rouvray, il ne peut résister à l'envie folle qui le prend d'y chasser, et il écrit à M. de Vitry, son adversaire d'alors : « la présente reçue, venez me trouver pour courir le cerf, parce que la plupart de mes chiens sont malades. »

Vitry fit lire cette étrange missive au duc de Guise, qui, en ennemi courtois, le laissa aller chasser avec le roi. Deux ans plus tard, Vitry se rallia à Henri IV, et s'il quitta la ligue, cette partie de chasse y fut bien pour quelque chose.

En 1594, durant les pourparlers de la trêve qui précéda son abjuration, les ligueurs, du haut des remparts de Paris, le voyaient chasser en toute sécurité dans la plaine. A peine entré dans sa capitale, il en ressort et s'attardant dans la forêt de Sénart, il met quatre jours pour aller de Paris à Melun.

Loin des yeux, loin du cœur; c'est la destinée inévitable de toutes les liaisons faciles, c'est la loi commune et pour le Vert-Galant plus que pour tout autre, mais, avec cette différence que, lorsqu'il aime, c'est toujours sincèrement, il l'a dit de lui-même : « nul ne m'égale à savoir bien aimer. » Si l'absence lui a fait oublier Corisande, ce n'est que pour se donner tout entier à Gabrielle, la douce, la reposante maîtresse, et pour ne plus se reprendre. C'est l'heure où il lui écrit : « vous devez plutôt craindre que je vous



« aime de trop que trop peu. » Désormais il ne peut plus se passer d'elle un seul jour. Au mois d'octobre 1596, appelé à présider, à Rouen, l'Assemblée des notables, il la fait partir avant lui. Cette assemblée se prolongeant, il en profite pour aller chasser dans ces forêts de Roumare et Rouvray qui l'attirent toujours. « Mercredi dernier, écrit-il au connétable de Montmorency, j'ai eu plus de plaisirs que je n'en ay eu il y a longtemps; car jamais cerf ne fut mieux couru; par malheur il vint mourir aux faubourgs de Rouen et au lieu où je veux faire le jardin de la maison que je veux bâtir. De main, je m'en viens courre près de vous, peut-être que la chasse m'amènera où vous serez. »

Le 10 novembre, il prend un dix cors en deux heures, avec ses chiens de meute et il en est tout fier. En 1597, au lendemain de la reprise d'Amiens sur les Espagnols, il écrit de nouveau au connétable : « dites à Frontenac que je veux courir un loup dans le pays qu'il sait. »

Mais il n'est pas au bout de son rude labeur : la Bretagne restait à pacifier; en 1598, il se résigne à y aller en personne, et ce voyage est l'occasion de nouvelles chasses. « J'ai été curieux de sçavoir, écrit-il au connétable, le 18 avril, s'il y avoit de grands cerfs en vos forêts, l'un des vôtres m'a assuré qu'il s'y trouvera dix ou douze grands cerfs, j'espère en courir un ou deux avant de partir. »

Et il se tint parole : « mes chiens n'ont pas failli un seul cerf, écrit-il le 13 mai, ils chassent mieux qu'ils n'ont jamais fait. »

La chasse ne lui a pas fait oublier Gabrielle : de Rennes il lui écrit : « M. de Sourdeac m'a fait présent d'une haquenée pour moi et d'une pour vous. »

Mais cette femme adorée, et que, peut-être, en dépit des sages remontrances de Sully, il eût épousée, la mort, une mort horrible, vient la lui prendre. « Les regrets et les plaintes, écrit-il à sa sœur, m'accompagneront jusques au tombeau; la racine de mon amour est morte, elle ne rejettera plus. »

De bonne foi et de tout cœur, il se disait inconsolable, mais à peine trois mois se sont-ils écoulés, que cédant à une fatale tentation, il se laisse entraîner par de coupables courtisans, à ce maudit château de Bois-Malesherbes d'où il ne reviendra que follement épris d'Henriette d'Entragues, la perverse créature et il ne l'aura qu'en l'achetant. C'est l'une des erreurs de sa vie, et celle que, par moment, il regrettera le plus.

Henri IV, jusqu'à son mariage avec Marie de Médicis, n'avait pas eu de véritable cour; il vivait bourgeoisement avec la belle Gabrielle et quelques familiers, et se contentait d'un équipage de cerf, d'un vautrait et de quelques vols d'oiseaux. Une fois l'époux de la Florentine, il revient aux grandes traditions de la cour des Valois : le duc d'Elbeuf est fait grand veneur; l'équipage de cerfs est de soixante chiens, le vautrait de quarante mâtins et de grands levriers, sous les ordres de M. de Vitry, l'ancien ligueur. Beauvais Nangis, marquis de Brichanteau, a la charge de l'équipage des toiles qui, à lui seul, compte trente-huit chiens de meute, douze grands levriers et quatre grands dogues; cent vingt archers, comme du temps de François 1<sup>er</sup>, y sont attachés. M. de la Grange est grand louvetier et les vingt chiens de l'équipage de loup sont renforcés par quatre grands levriers et quatre grands dogues; l'équipage de lièvre compte quatre-vingts chiens et, n'oublions pas, les petits chiens de chambre.

Comme nous sommes bien loin du temps où le Béarnais n'avait pour compagnon que le pauvre Citron, qui, recueilli par d'Aubigné, dans les rues d'Agen, lui fut renvoyé avec ces vers, attachés à son collier :

Courtisans qui jetez vos dédaigneuses vues  
Sur ce chien délaissé, mort de faim, par les rues,  
Attendez ce loyer de la fidélité !

La fauconnerie n'est pas moins bien dotée : le comte de Cossé-



PORTRAIT D'HENRI IV, PAR JACOBUS DE FORNAZERY (1600).

Brissac, le grand fauconnier, a sous ses ordres deux capitaines ayant chacun la surveillance d'un vol particulier, vol de héron, vol de milan, deux vols de rivière, deux vols des champs, deux de corneilles, deux de pies; enfin, notons encore les oiseaux de chambre sous la garde de M. de Roquelaure. Le très économe Sully avait beau représenter que cette dépense était excessive, le roi lui répondait invariablement : « heureusement, mon ami, que vous n'êtes pas chasseur; si vous l'étiez, je ne pourrais l'être. »

Mais, tout passionné qu'il fût pour la chasse à courre, Henri IV se plaisait aussi à la chasse pratique, à celle qui garnit le garde-manger.

Un jour que sa chasse aux champs avait été très heureuse, tout triomphant, il revint au Louvre, tenant à chaque main des perdreaux et il cria à haute voix : « Coquet (son chef de cuisine) n'aura pas à se plaindre, Roquelaure, Frontenac, d'Harembure, et moi, nous rapportons de quoi nous bien traiter » et faisant appeler Coquet : « Vite, vite, fais mettre la broche, mais d'abord partage le gibier; qu'il y ait huit perdreaux pour ma femme, Bonneval les lui portera et lui dira que je vais boire à sa santé; mais je veux qu'on me garde ceux qui ont été un peu pincés par



l'oiseau, car il y en a trois bien gras que je lui ai ôtés et auxquels il n'avait pas encore touché. »

Au sortir de son dîner, trouvant Sully chez Madame de Guise : « il y a plus de trois mois, mon ami, lui dit-il en souriant, que je ne me suis trouvé si léger ; je suis monté à cheval sans aide ; j'ai eu fort bon jour de chasse ; mes oiseaux ont bien volé ; mes levriers ont bien couru ; on m'a rapporté le meilleur de mes autours que je croyais perdu ; j'ai mangé d'excellents melons ; l'on m'a servi les câilles les plus grasses, les plus tendres que j'aie jamais mangées. »

Comme ce récit nous rend bien le familier, le gai compagnon,

aimant la bonne chère, le bon vin et les joyeux propos de table.

Mais, si facile, si accommodante que fût son humeur, il renouvelle, en les aggravant, toutes les lois prohibitives sur la chasse et il était on ne peut plus jaloux de son gibier : « envoyez à Blois Saint-Victor, écrivait-il au connétable, car autrement, durant notre absence, il ruinerait toutes les garennes des environs de Paris et prendrait tous les perdreaux. »

A cette vie-là, il avait gagné la goutte ; mais, il la bravera : « il neige fort icy, écrit-il à la fin de l'année 1605, qui me remue des galanteries aux orteils qui ne m'empêcheront pas de courir un cerf demain matin. »



CHASSE AU LIÈVRE, PAR J. STRATINUS.

En pleine chasse l'accès le reprit : « il m'a fallu, dit-il, retourner vers Dourdan, quoique j'eusse fait couper mes bottes par-dessus, à cause des cruelles douleurs. »

Jusqu'à la fin de sa vie sa passion pour la chasse ne faiblira pas. En 1605, le marquis de Praslin écrivait à Sully, de Fontainebleau : « après avoir chassé le matin à l'oiseau et l'après-midi au loup, le roi a fini sa journée par une chasse au cerf ; elle a duré jusqu'à la nuit. Il était à six grandes lieues du gîte. En faisant retraite, la pluie le surprit et, trempé jusqu'aux os, il regagna Fontainebleau : « Singulier plaisir, lui répond Sully, voilà ce que l'on appelle s'amuser, il ne faut pas disputer des goûts et des plaisirs. »

\* \*

Il eût été à désirer que le Vert-Galant pût enfin sortir des griffes de la Verneuil, son indigne maîtresse et en eût fini avec ses amours de rencontre. Un hasard malheureux en décida autrement. L'on se préparait à donner à la cour le *Ballet des Nymphes de Diane*. Un matin, le roi traversa la salle où on le répétait, au moment même où la toute jeune et toute belle Charlotte de Montmorency, chargée du rôle de Diane, était en scène ; quand il passa devant elle, l'espiègle tira une flèche de son carquois et l'en menaça ; le coup porta : « il se sentit percé le cœur si violemment, a dit la princesse de Conti, dans les *Amours du Grand Alcandre*, que cette blessure dura aussi longtemps que sa vie. »

Mariée contre son gré, avec le prince de Condé, Charlotte ne cessa d'encourager le fol engouement du roi, par les plus provocantes œillades. Était-ce un pur enfantillage ? On est presque tenté de le croire ; mais le roi le prit au sérieux, et, se croyant menacé du sort de Liancourt, Condé, un beau matin, emmena sa femme en Picardie et ne s'y croyant pas encore en sûreté, se réfugia à Bruxelles. Cette fuite précipitée nous a été racontée par Virey, son secrétaire, sous ce titre : *L'Enlèvement innocent*. Bientôt lassée de cette vie d'exil et voulant, à tout prix rentrer à Paris, Charlotte, l'incorrigible coquette, ne cesse de faire parvenir des lettres au roi, l'appelant *son tout, son cher et fidèle cheva-*

*lier*, et elle ne cherche qu'à s'enfuir de Bruxelles ; c'est elle, en réalité, qui fut la plus coupable et ses lettres achevèrent de tourner la tête à Henri IV.

Au nombre des quelques Français qui avaient suivi Condé à Bruxelles, se trouvait un tout jeune adolescent, son compagnon habituel de chasse. Le roi avait pris également fort à goût ce jeune veneur, si habile, si intrépide que l'on avait surnommé à la cour, le page de la chasse. Lorsque Condé fit part à ses amis de sa résolution de se retirer à Milan et de se mettre aux mains des Espagnols, nos ennemis acharnés, son jeune favori lui déclara hautement qu'il ne le suivrait pas et qu'il entendait rentrer en France, et dès le lendemain, il partait pour Paris.

Ce page s'est fait un nom illustre, ce n'est rien moins que le maréchal de Toiras. Dès qu'il le sut de retour, Henri IV l'attacha à sa personne et la première fois qu'il alla à la chasse, il l'emmena avec lui, et laissant à son grand veneur, M. de Montbazon, le soin de la conduire, il alla, suivi de Toiras, du côté opposé et, toute la journée, se complut à l'entretenir de la princesse de Condé, se faisant raconter les menues particularités de sa vie à Bruxelles.

Cette passion était entrée trop profondément dans son cœur ; la chasse bientôt fut impuissante à le distraire : « tout me déplaît, écrivait-il à M. de Préaux, si je me laisse mener à quelque assemblée, au lieu de me réjouir, elles achèvent de me tuer. »

A cette envahissante mélancolie, vinrent se joindre les plus sombres pressentiments. Le 14 mars 1610, en revenant par la terrasse des Tuileries, des Feuillants où il avait entendu la messe, et le duc de Guise et Bassompierre marchant à ses côtés : « vous ne me connaissez pas, leur dit-il, quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez ce que je valais, et la différence qu'il y a entre moi et les autres hommes. »

Ce même jour, au sortir de ce Louvre à la porte duquel l'attend Ravaillac, passant sa main sur son front : « mon Dieu, s'écria-t-il, j'ai là quelque chose qui me trouble. »

HECTOR DE LA FERRIÈRE.